



Antoine Lesuffleur

# *Entre deux rives*

**Une immersion en Amérique profonde**

Antoine Lesuffleur

## Entre deux rives

*Une immersion en Amérique profonde*

© Antoine Lesuffleur, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5155-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes deux compagnes de voyage, mon épouse et ma fille.

À mes parents qui m'ont toujours soutenu.

## L'appel du large

En cette fin d'après-midi grise et froide d'avril 2019, une légère brise soufflait sur le port de New-York. Embarqué sur le Norwegian Pearl, je vivais mes dernières heures sur le sol américain après plus de douze années passées au cœur de l'Amérique profonde. J'ai obtenu mon premier emploi à l'université du Minnesota. Ma fille est née à Minneapolis sur les rives du Mississippi. Elle a marché ses premiers pas dans les parcs alentours, et a parlé ses premiers mots, dans sa langue natale, l'anglais. Nous avons acheté notre première maison à Woodbury dans la banlieue de Saint Paul. J'ai effectué toute ma carrière professionnelle dans des entreprises américaines. J'ai vécu aux États-Unis comme si je projetais de m'y installer définitivement même si retourner vivre un jour en France a toujours formé une réelle possibilité dans mon esprit. Pendant toutes ces années, j'ai mené ma vie comme les citoyens de ce pays.

Une grande émotion m'envahissait quand le paquebot vira devant la statue de la Liberté juste avant de sortir de la baie. J'avais conscience d'entreprendre cette migration à l'envers, alors que tous mes espoirs se tournaient vers un vieux continent d'où sont partis des millions d'Européens au 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Nous avons mené notre aventure à contre-courant du fleuve de l'histoire. Nous étions entrés aux États-Unis par le Pacifique pour rejoindre le Midwest en effectuant le trajet inverse des explorateurs Lewis et Clark. Puis nous avons déménagé des rives du Mississippi vers l'état de New-York comme à reculons des colons du 19<sup>ème</sup> siècle. Et finalement, nous retournions en Europe par la mer !

Alors que notre bateau s'engageait sous le pont Verrazzano-Narrows pour entrer dans l'Atlantique, la statue de la Liberté rétrécissait inlassablement. Puis je contemplais pour quelques instants encore la silhouette de Manhattan. Alors que nous nous enfoncions vers l'océan, le soleil couchant sur la côte marquait la fin de notre aventure américaine en beauté et annonçait le début d'une nouvelle quand il se lèverait à l'est six jours plus tard sur les côtes irlandaises.

La longue traversée initia une toute aussi profonde introspection telle la nuit qui charrie son lot de rêves et de regrets. Pendant six jours, je n'étais plus un résident permanent américain tout en n'étant pas encore revenu dans mon pays. Confiné (déjà) dans une petite cabine au milieu d'un navire, avec peu d'activités à bord autres que la lecture, les promenades sur le pont et la contemplation de l'immensité de la mer, le temps s'avérait propice à la réflexion. Je me

positionnais littéralement entre deux rives, entre deux mondes.

La présidence Trump, qui me révoltait à longueur de journée, avait terni la fin de mon aventure. Son nationalisme et sa xénophobie exprimés quotidiennement dans les médias devenaient de plus en plus insupportables. Je devinais néanmoins le dilemme que de nombreux Américains avaient tranché en 2016. Voter une fois de plus pour la famille dont les politiques avaient encouragé la désindustrialisation de leur territoire et la paupérisation de leur communauté ou choisir un être certes abject mais qui dénonçait tout ce qu'eux-mêmes rejetaient depuis des années, à savoir les élites, la bureaucratie de Washington et la globalisation.

Très vite dans ma réflexion, je m'aperçus que j'avais vécu une expérience singulière. Beaucoup d'Européens qui partent vivre en Amérique s'installent dans les grandes villes démocrates comme New York, Washington, San Francisco, Boston et Los Angeles. Pendant toutes ces années, j'ai vécu dans des îles politiques.

Dans la région métropolitaine de Minneapolis, nous habitions au sein d'un îlot progressiste au cœur de l'océan conservateur du Midwest. Rouler quelques dizaines de kilomètres à l'extérieur de la ville suffisait amplement pour le constater. Dans les restaurants au bord de la route, je rencontrais bien souvent d'authentiques habitants de l'Amérique profonde lors de déplacements professionnels et d'excursions familiales. À Corning, dans la région des *Finger Lakes* à l'ouest de l'état de New York, nous résidions dans un comté profondément républicain au sein d'un état fermement démocrate. Nos week-ends à New York City s'apparentaient parfois à des bouffées d'oxygène nous extirpant de notre isolement rural.

Cette Amérique des marges politiques révèle des ambiguïtés et des nuances bien plus complexes que la simple approche manichéenne des gentils démocrates contre les méchants républicains. Les conservateurs du New York baignent dans les politiques démocrates et les progressistes du Midwest côtoient constamment les républicains des grandes plaines. Malgré les forts contrastes qui y règnent, les opportunités de rapprochement entre deux camps si irréconciliables dans leurs fiefs respectifs y apparaissent bien réelles.

L'idée de ce livre a germé pour la première fois dans mon esprit au cours de ce trajet transatlantique. La magie du retour réside dans cette faculté à analyser son voyage depuis la berge opposée de son histoire. Un proverbe tibétain affirme que « le voyage est un retour vers l'essentiel ». La réciproque s'avère tout aussi pertinente. Le retour correspond à un voyage vers l'essentiel, l'essence de sa vie

pour retrouver ses racines mais aussi celle du voyageur accompli. Le retour initie le recul qui nourrit la réflexion sur ses expériences.

Enfant, je me réjouissais chaque année quand une dame de petite taille, la cinquantaine, sonnait à notre porte. Elle apportait la promesse du plus beau cadeau que mes parents offraient à toute la famille. Elle vendait des encyclopédies, des livres d'histoire, des collections littéraires et des atlas, mes livres préférés à l'époque. Chacune des pages s'apparentait à une invitation au voyage. Je m'appliquais souvent à redessiner la carte d'un pays sur une feuille blanche. Le son du crayon accompagnait le geste de ma main parcourant d'une ligne ferme ses côtes et ses frontières. Mon esprit vagabondait. Je traçais les grands fleuves qui traversaient ce pays que je visiterais un jour ; peut-être même que je naviguerais sur leurs eaux. Rien ne me semblait plus beau qu'une carte. Enfant, je ne pouvais voyager que par la pensée et le rêve. Souvent la nuit, je m'imaginais parcourir le monde sur un tapis volant.

Si l'on ne naît nomade ou sédentaire, très tôt je suis devenu un voyageur dans l'âme. Est-ce la curiosité, l'attrait de l'inconnu et l'appétit intellectuel qui incitent l'esprit nomade à toujours découvrir et explorer des contrées, des champs et des recoins de la vie qu'il ne connaît pas ? Je ne puis le dire de manière générale mais je crois bien que ce sentiment qui me tenaille le ventre avant chaque départ y concoure aussi. Cette petite musique dans ma tête qui me pousse à toujours tenter la prochaine aventure n'y est pas étrangère non plus. Et que dire de ce désir d'emplir mon âme de toute la beauté qu'offre le monde ! Tout mon être, mes tripes, mon cerveau et mon cœur résonnent à l'idée du prochain voyage.

Les livres et les histoires racontées par les adultes constituent les premiers voyages qu'entreprennent les enfants. Lire et écouter transportent leur imagination vers des contrées lointaines. Mon parrain partait tous les ans sur le Paris-Dakar comme mécanicien. Nous suivions son parcours sur une grande carte détachée d'un journal. À son retour, nous nous rassemblions tous pour une séance de diapositives illustrant les nombreuses anecdotes qu'il nous racontait à propos de son voyage. J'étais émerveillé par cet homme qui partait ainsi pendant plusieurs semaines à l'aventure dans des pays lointains.

Plus tard, les œuvres de grands auteurs ont éveillé un peu plus encore mon envie d'explorer le monde. Ces écrivains se sont inspirés de leurs pérégrinations pour le comprendre et le décrire. Le voyageur entreprend la quête d'un savoir qu'il découvre au fil du temps. L'Odyssée correspond à l'un des plus anciens de

ces récits. Les textes de la Grèce antique ont parcouru de grandes distances d'Alexandrie à Venise en passant par Constantinople, Bagdad, Cordoue, Tolède et Palerme avant de nous parvenir. Au fil de leurs itinéraires, les auteurs et les savants qui les ont étudiés les ont enrichis.

Plusieurs siècles plus tard dans « Le dévissage du monde », Marco Polo dépeignit l'Orient tel qu'il l'avait vu pendant son long séjour dans la Chine des Mongols. Montaigne décrit les différences qu'il avait rencontrées chez d'autres peuples d'Europe et la diversité de son époque. Dans « Mémoires d'outre-tombe », Chateaubriand nous offre le récit de sa traversée de l'état de New York dans les années 1790 et ses impressions au contact de cette nature encore sauvage. Schopenhauer nous révéla l'Europe post-révolutionnaire telle qu'il l'avait vue au cours de son périple en 1803-04. Jack Kerouac nous invita « Sur la route » à traverser l'Amérique d'est en ouest juste après la seconde guerre mondiale. Plus proche de nous, Rick Steves nous incite à considérer le voyage comme un acte politique en vivant un temps parmi les populations autochtones.<sup>1</sup> Erin Meyer expose comment notre contexte culturel influence nos relations avec les autres et notre compréhension du monde.<sup>2</sup> Felix Marquart illustre par de nombreux exemples comment le nomadisme favorise l'entrepreneuriat et constitue une méthode d'apprentissage.<sup>3</sup>

Voyager implique la découverte d'autres cultures et d'autres visions du monde avant celle de nouveaux espaces géographiques aussi merveilleux soient-ils. Michel Onfray parle « d'inventer une innocence » et de « rencontrer sa subjectivité » ; deux actions intellectuelles qu'il décrit dans sa « Théorie du voyage ». « Le touriste compare, le voyageur sépare. Le premier reste à la porte d'une civilisation, il effleure une culture et se contente d'en apercevoir l'écume [...] le second tâche d'entrer dans un monde inconnu sans prévenance, en spectateur désengagé, soucieux ni de rire ni de pleurer, ni de juger ni de condamner » écrit-il dans ce livre court et dense.<sup>4</sup> Le touriste estimera certainement ses préjugés confirmés voire renforcés alors que le voyageur les aura durement éprouvés.

Le retour n'est pas la fin du voyage alors qu'il clôt la visite touristique. Dans une quête initiatique, le recul en constitue la plus belle part et n'apparaît souvent possible qu'après le retour. Si certains esprits brillants possèdent la faculté de prendre de la hauteur pendant leurs voyages alors je n'appartiens pas à cette élite restreinte. J'ai assimilé les leçons de mes observations, de mes rencontres et de mes épreuves à l'étranger seulement après mon retour au pays, une fois revenu



auprès des miens.

Le voyage arrache l'individu au cadre intellectuel rigide dans lequel sa scolarité puis son métier l'ont enfermé. L'école et le travail exigent une grande conformité et n'encouragent que très peu et trop rarement l'initiative individuelle. L'environnement professionnel impose bien souvent non seulement quoi accomplir et que penser mais aussi comment se comporter. Au cours d'un voyage qui ne se résume pas seulement à un déplacement géographique mais implique aussi et surtout une translation culturelle et sociale, la réalité éprouve les certitudes initiales. L'éloignement et la déconnexion de son environnement quotidien expulsent le voyageur de sa zone de confort. Pour les diplômés, ce périple les émancipe d'exigences auxquelles ils se sont pliés pour obtenir leurs excellents résultats scolaires. L'expertise enferme parfois l'esprit dans des certitudes qu'un vrai voyage questionne et éventuellement remet en cause. Le savoir ne s'est pas construit sur le consensus mais sur le débat contradictoire. La connaissance s'acquiert aussi et peut-être surtout par l'expérience de celui qui a expérimenté et essayé de comprendre par lui-même.

Les Américains se méfient du bureaucrate et apprécient l'entrepreneur parce que ce dernier s'avère rarement un esprit grégaire. Il a emprunté des chemins qu'aucun autre avant lui n'avait osé arpenter. Il a bien souvent tout misé sur un concept, une idée. Il a persévéré face à l'opposition de la majorité. Il a créé une vision qu'il a ensuite réalisée. Le bureaucrate décrit le monde non pas tel qu'il l'imagine mais tel qu'il l'a appris. Il utilise des chiffres et des arguments soutenant les postulats qui lui ont été enseignés. Il ne peut remettre en cause ce qui s'apparente à un dogme et ne peut entendre ce qui lui semble hérétique. Il ne se place plus dans la pensée mais dans la croyance. Il se dit rationnel mais est devenu idéologue. Avec cette foi comme amie, la vérité s'avère souvent superflue. Aujourd'hui comme hier, le voyage libère des certitudes et des croyances en isolant l'individu de son environnement prêt-à-penser.

Le voyageur s'apparente à un entrepreneur qui élabore des itinéraires inédits pour atteindre sa destination. Il ne se limite pas à planifier un tracé et à en anticiper les écueils. Il le parcourt. L'anticipation se résume à un ensemble d'expériences mentales, le fruit d'une réflexion en amont sur le champ des possibles. Elle précède l'action qui modifie invariablement son bilan. Le voyageur doit donc ensuite laisser place à l'improvisation et exceller dans cet art. Celle-ci consiste en une transformation à l'échelle pertinente de son environnement, tirant profit de sa connaissance acquise par l'anticipation et de ses qualités d'adaptation. Cette dernière repose sur la capacité essentielle du

voyageur à sonder son environnement puis à modifier son comportement et ses actions à partir des informations prélevées. Ces ajustements l'aident à construire son chemin.

Encore devons-nous nous accorder sur la définition du voyage auquel nous nous référons. Un Parisien qui s'installe à Washington DC n'entreprend nullement l'expérience ici décrite. Il ne constaterait que la confirmation de ses préjugés car Washingtoniens et Parisiens vivent dans la même bulle globalisée. Il ne se distinguerait pas ou très peu d'un touriste lors d'un séjour plus ou moins long. Notre Parisien devrait poser ses valises dans un petit village de la campagne française plutôt que d'arpenter les campus américains pour réaliser ce déplacement culturel et social bien plus important que l'éloignement géographique lui-même.

L'importance de ce voyage réside aussi dans son caractère initiatique à la gestion de l'incertitude puis à son appréciation. Dans le cadre d'une éducation cartésienne telle que dispensée en France – un peu moins aux États-Unis – cette transformation de l'esprit du voyageur constitue un choc psychologique et intellectuel salutaire bien que difficile à surmonter. L'éducation nous prépare à prédire des situations déterminées et à résoudre des problèmes pour lesquels existe une solution. Le voyage au contraire expose sans cesse à l'imprévu. Il enseigne à se laisser guider par le hasard et pas seulement par un plan. Il rend l'existence plus palpitante et invite à se laisser surprendre par la vie.

Loin des grandes métropoles bien connues des touristes telles que New York, Los Angeles et Chicago, j'ai voyagé et vécu dans l'Amérique profonde, dans les espaces conservateurs et dans les marges des métropoles démocrates, au contact des périphéries républicaines. J'y suis arrivé avec la posture d'un citoyen du monde, comme beaucoup d'Européens de l'époque, convaincu que les démocrates représentaient l'avenir et que les républicains ne constituaient que le reflet de la dégénérescence américaine. Imbibé d'idées libérales, je refusais de voir les estropiés de la mondialisation qui ne souhaitaient qu'une seule chose : conserver leur environnement social et culturel pour eux-mêmes et surtout pour leurs enfants. Mes opinions s'apparentaient à celles des progressistes et humanistes auto-proclamés pour mieux s'opposer aux citoyens ordinaires de l'Amérique conservatrice qualifiés notamment de « panier de déplorables » par Hilary Clinton. Bien loin de mes préjugés initiaux, j'ai découvert un monde, une culture et des gens que je ne connaissais pas. Le souvenir de ce que je pensais d'eux avant de les connaître, avant de poser le pied dans cette Amérique rurale,